

GÜRO GROTTERRÜD (2001)

Née en Norvège, je suis arrivée en France à l'âge de seize ans dans le cadre d'un échange. Après avoir passé mon bac, je décide de rester « encore un peu ». Peu familière avec le système des grandes écoles, je m'inscris à l'université à Paris, mais cherche après quelques années à me réorienter, afin de garder des portes ouvertes, de ne pas me spécialiser trop tôt.

C'est alors que j'apprends, un peu par hasard, l'existence de l'École polytechnique et de la passerelle pour les élèves étrangers universitaires. Mais ce n'est qu'après m'être présentée que je saisis la renommée de l'École, notamment par la réaction de mon entourage : il est impossible d'intégrer cette école. Eh bien, si.

RETOUR À L'ÉCOLE

L'arrivée à l'École est une rupture. D'un certain point de vue, c'est un retour en arrière : retour dans une chambre d'étudiante (je vis seule depuis la première), retour de la pluridisciplinarité et de l'emploi de temps

cadre comme au lycée. Mais c'est également une ouverture : des matières nouvelles, des activités abondantes. Une ambiance un peu feutrée, permettant de se concentrer sur ses études plutôt que sur les mille aléas du quotidien, mais avec un parfum de liberté laissant libre cours à l'initiative. On entend, surtout au début, beaucoup parler de « nos amis les élèves étrangers », mais je ne me sens pas trop concernée : toujours Norvégienne, je me sens plus Française qu'étrangère.

PLUS FRANÇAISE QU'ÉTRANGÈRE

Aujourd'hui, j'ai déjà passé la moitié de ma vie en France. Travaillant à la Commission de la régulation de l'énergie depuis quatre ans (après un passage plus rapide chez EDF), je représente souvent le régulateur français dans des groupes de travail internationaux. Dans la mesure où je suis perçue comme différente de par mon profil, je le vis avant tout comme un atout : dans la différence il y a une absence de préjugés, une liberté de se définir soi-même.